

COLLECTION

PROBLÈMES SOCIAUX  
ET INTERVENTIONS SOCIALES



# Entre itinérance et fin de vie

Sociologie de la vie moindre

Dahlia Namian

Extrait de la publication

 Presses  
de l'Université  
du Québec



COLLECTION

**PROBLÈMES SOCIAUX  
ET INTERVENTIONS SOCIALES**

**FONDÉE PAR HENRI DORVIL (UQAM)  
ET ROBERT MAYER (UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL)**

L'analyse des problèmes sociaux est encore aujourd'hui au cœur de la formation de plusieurs disciplines en sciences humaines, notamment en sociologie et en travail social. Les milieux francophones ont manifesté depuis quelques années un intérêt croissant pour l'analyse des problèmes sociaux, qui présentent maintenant des visages variables compte tenu des mutations des valeurs, des transformations du rôle de l'État, de la précarité de l'emploi et du phénomène de mondialisation. Partant, il devenait impératif de rendre compte, dans une perspective résolument multidisciplinaire, des nouvelles approches théoriques et méthodologiques dans l'analyse des problèmes sociaux ainsi que des diverses modalités d'intervention de l'action sociale, de l'action législative et de l'action institutionnelle à l'égard de ces problèmes.

La collection *Problèmes sociaux et interventions sociales* veut précisément témoigner de ce renouveau en permettant la diffusion de travaux sur divers problèmes sociaux. Pour ce faire, elle vise un large public comprenant tant les étudiants, les formateurs et les intervenants que les responsables administratifs et politiques.

Cette collection était à l'origine codirigée par Robert Mayer, professeur émérite de l'Université de Montréal, qui a signé et cosigné de nombreux ouvrages témoignant de son intérêt pour la recherche et la pratique en intervention sociale.

DIRECTEUR

**HENRI DORVIL, PH. D.**

*École de Travail social, Université du Québec à Montréal*

CODIRECTRICE

**GUYLAINE RACINE, PH. D.**

*École de Service social, Université de Montréal*

# Entre itinérance et fin de vie

Membre de  
L'ASSOCIATION  
NATIONALE  
DES ÉDITEURS  
DE LIVRES

**Presses de l'Université du Québec**

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450, Québec (Québec) G1V 2M2

Téléphone : 418 657-4399 – Télécopieur : 418 657-2096

Courriel : puq@puq.ca – Internet : www.puq.ca

*Diffusion/Distribution :*

**Canada :** Prologue inc., 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec)

J7H 1N7 – Tél. : 450 434-0306/1 800 363-2864

**France :** Sodis, 128, av. du Maréchal de Lattre de Tassigny, 77403 Lagny, France – Tél. : 01 60 07 82 99

**Afrique :** Action pédagogique pour l'éducation et la formation, Angle des rues Jilali Taj Eddine  
et El Ghadfa, Maârif 20100, Casablanca, Maroc – Tél. : 212 (0) 22-23-12-22

**Belgique :** Patrimoine SPRL, avenue Milcamps 119, 1030 Bruxelles, Belgique – Tél. : 02 7366847

**Suisse :** Servidis SA, Chemin des Chalets, 1279 Chavannes-de-Bogis, Suisse – Tél. : 022 960.95.32



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

# Entre itinérance et fin de vie

Sociologie de la vie moindre

Dahlia Namian



Presses de l'Université du Québec

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada*

Namian, Dahlia, 1979-

Entre itinérance et fin de vie: sociologie de la vie moindre  
(Collection Problèmes sociaux et interventions sociales; 55)

Présenté à l'origine par l'auteur comme thèse (de doctorat--Université du Québec à Montréal),  
2011 sous le titre: Vivre, survivre et mourir accompagné

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7605-3515-2

1. Service social personnel. 2. Service social aux sans-abri. 3. Service social aux malades  
en phase terminale. 4. Accompagnement (Psychologie). 5. Problèmes sociaux. I. Titre.  
II. Collection : Collection Problèmes sociaux et interventions sociales; 55.

HV43.N35 2012

361.3'2

C2012-941189-2

Les Presses de l'Université du Québec reconnaissent l'aide financière du gouvernement  
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada et du Conseil des Arts du Canada  
pour leurs activités d'édition.

Elles remercient également la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC)  
pour son soutien financier.

Mise en pages: INTERSCRIPT

Couverture: RICHARD HODGSON ET MICHÈLE BLONDEAU

2012-1.1 – *Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés*

© 2012 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 2012 – Bibliothèque et Archives nationales du Québec/

Bibliothèque et Archives Canada

Imprimé au Canada



# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION . . . . .	1
<b>CHAPITRE 1</b>	
<b>DE L'HOMME TOTAL À L'HOMME SANS LIEN ? . . . . .</b>	<b>9</b>
1. Psychologisation et désinstitutionnalisation : deux facettes d'un même individu sans consistance ? . . . . .	13
1.1. De la non-directivité . . . . .	15
1.2. ... à l'empire de la subjectivité ? . . . . .	16
1.3. Entre tension psychique et question sociale . . . . .	18
1.4. Un individu sans « stock » ? . . . . .	21
2. Dans le décorum singulariste des règles du social . . . . .	23
2.1. Un individualisme de liaison ? . . . . .	26
<b>CHAPITRE 2</b>	
<b>DE LA PRISE EN CHARGE À L'ACCOMPAGNEMENT . . . . .</b>	<b>29</b>
1. Quand l'accompagnement n'en finit plus de se décliner . . . . .	30
1.1. Ce que « prendre en charge » veut dire . . . . .	34
1.2. Ce qu'« accompagner » veut dire . . . . .	37
2. De l'accompagnement aux limites du lien vital et social : itinérance et fin de vie . . . . .	40
2.1. La « vie moindre » : un concept heuristique pour penser les limites . . . . .	43



<b>CHAPITRE 3</b>	
<b>AMÉNAGER LA PERTE DE PROPRIÉTÉ DE SOI</b> . . . . .	47
1. L'esprit des missions: de la gestion des « mauvais corps » au rehaussement de la vie . . . . .	48
1.1. D'un ultime recours à un tremplin vers l'autonomie . . . . .	48
1.2. De soins terminaux à un accompagnement vers la vie . . . . .	50
2. L'esprit des lieux: des installations de masse aux cellules atomisées. . . . .	52
2.1. Entre réhabilitation et habitation . . . . .	53
2.2. Entre l'hôpital et la famille. . . . .	55
<b>CHAPITRE 4</b>	
<b>LA VIE TENUE EN HALEINE</b> . . . . .	61
1. L'observation: présence, interaction, écriture . . . . .	62
1.1. La présence: faire sa place . . . . .	62
1.2. L'interaction: une civilité ordinaire. . . . .	65
1.3. L'écriture: une prise sur l'éphémère. . . . .	66
2. L'entretien: au-delà de la « contrainte du vrai ». . . . .	67
3. La collecte de sources documentaires: les ambivalences du temps présent. . . . .	69
4. La narration: une part de subjectivité . . . . .	72
5. La « politique de la présentation »: procédés et tactiques de décalages. . . . .	74
5.1. L'ironie. . . . .	75
5.2. Le transfert . . . . .	77
<b>CHAPITRE 5</b>	
<b>UNE MAISON « OÙ LA MORT VIT »</b> . . . . .	81
1. Entrer chez soi . . . . .	81
1.1. Un soi chargé . . . . .	84
1.2. Corps biologique, corps biographique. . . . .	86
2. Soigner au singulier. . . . .	91
2.1. Le soi en surbrillance. . . . .	94
3. Solidifier sa subjectivité par-delà le corps . . . . .	98
3.1. Le dosage de l'autorité . . . . .	99
3.2. L'expertise de la personnalisation . . . . .	100
3.3. La prise des médicaments, « prise » du corps . . . . .	101
3.4. La parole en miettes . . . . .	105
4. Doser la proximité . . . . .	108
4.1. Jauger ses propres limites . . . . .	111
5. Mourir sans partir et vice versa . . . . .	114
5.1. Des serres intérieures . . . . .	115
5.2. L'épreuve de la perte de soi . . . . .	117
5.3. Sortir sans mourir . . . . .	121

<b>CHAPITRE 6</b>	
<b>UN SYSTÈME « OÙ L'ERRANCE VIT »</b> . . . . .	125
<b>1. Entrer dans le système</b> . . . . .	125
1.1. Un soi hypothéqué . . . . .	128
1.2. Le <i>dumping</i> . . . . .	130
1.3. Les gars de la ligne . . . . .	132
1.4. Une nouvelle économie morale: les participants et les profiteurs . . . . .	134
<b>2. Investir la vie subjective</b> . . . . .	137
2.1. Malaise dans l'écoute . . . . .	139
<b>3. Se maintenir soi-même, par-delà le système</b> . . . . .	142
3.1. Transférer la responsabilité . . . . .	144
3.2. Se tirer d'affaire . . . . .	145
<b>4. S'en sortir sans sortir.</b> . . . . .	148
4.1. Des aménagements viables . . . . .	150
4.2. Refaire la ligne ou resserrer la discipline . . . . .	154
 <b>CHAPITRE 7</b>	
<b>DANS LA CONSISTANCE DE LA VIE MOINDRE</b> . . . . .	157
<b>1. La vie moindre: de qui, de quoi, d'où parle-t-on?</b> . . . . .	158
1.1. Les populations: des frontières naturelles? . . . . .	159
1.2. Des lieux de décharge. . . . .	165
1.3. Lorsque presque rien ne va et que presque rien ne peut . . . . .	167
<b>2. L'insoutenable lourdeur de l'être</b> . . . . .	169
2.1. L'ombre de la chronicité: petite archéologie de l'homme empirique . . . . .	170
<b>3. Entre vie nue, vie active et mort sociale</b> . . . . .	176
3.1. Au-delà du camp: la couveuse . . . . .	180
 <b>CHAPITRE 8</b>	
<b>DES COUVEUSES DE LA SINGULARITÉ</b> . . . . .	183
<b>1. La vie moindre: avec qui, avec quoi, jusqu'où agit-on?</b> . . . . .	183
1.1. Les techniques de solidification et de rehaussement de soi . . . . .	185
1.2. Le déclin des installations de masse. . . . .	188
1.3. Le corps comme « base misérable ». . . . .	190
<b>2. Les affectivités: un matériau psychosocial.</b> . . . . .	192
2.1. Des collecteurs de souffrance de singularité . . . . .	195
2.2. Des régulateurs de climat socio-affectif . . . . .	198
<b>3. Ce que « sortir » veut dire</b> . . . . .	200
3.1. Une société des singularités prématurée? . . . . .	202
 <b>CONCLUSION</b> . . . . .	205
 <b>BIBLIOGRAPHIE</b> . . . . .	213





# INTRODUCTION

*Entre presque rien et rien, il y a tout un monde*<sup>1</sup>.

*La fin est dans le commencement  
et cependant on continue.*

Samuel Beckett, *Fin de partie*

Qu'elle soit destinée aux malades, aux toxicomanes, aux itinérants, aux « fous » ou aux mourants, la gestion des individus qu'on a coutume de désigner globalement aujourd'hui comme « vulnérables » constitue, dans les sociétés démocratiques libérales, un enjeu central pour l'organisation du vivre-ensemble. Entendue au sens large, cette forme de gestion, qu'on peut regrouper sous le terme synthétique de l'intervention sociale, consiste à agir (prévenir, pallier, encadrer, soigner, contenir) auprès de personnes qui présentent, que ce soit sur le plan social, physique ou psychique, un ensemble divers et variable de « problèmes sociaux » et qui font appel pour ce faire à un ensemble divers et variable de pratiques qui tentent d'y remédier. Comme tout champ de pratiques, celui de l'intervention sociale est traversé historiquement par des recompositions qui affectent tant la nature de ce qui est identifié, à une époque et dans une société données, comme un problème social, que les modalités privilégiées pour y répondre et les manières institutionnalisées de les désigner. Ces recompositions sont constituées, de façon intriquée et complexe, à la fois de dynamiques

---

1. Nous paraphrasons l'expression d'Alfred de Musset « Entre presque oui et oui, il y a tout un monde », <<http://www.evene.fr>>, consulté le 12 septembre 2012.

internes, qui relèvent de l'histoire des pratiques et des savoirs, et de dynamiques externes, qui procèdent de mutations normatives, culturelles et sociales globales.

Au Québec, comme dans d'autres sociétés libérales, les institutions de prise en charge totale (Goffman, 1968) se sont largement transformées, faisant place, depuis les quatre dernières décennies environ, à d'autres modalités d'intervention sociale auprès des personnes qui mettent à l'épreuve les limites de la socialité et de la vie. L'univers de l'intervention sociale s'est, en effet, significativement transformé depuis les années 1970. Son paysage actuel rend compte non seulement d'une pluralité de lieux et de stratégies d'intervention à vocations diverses (soins, hébergement, écoute, etc.), mais aussi d'une pluralité de populations considérées tout autant comme diverses et distinctives (itinérants, toxicomanes, malades, personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale, etc.).

Or, en dépit de cette pluralité de pratiques et de populations en présence, il est possible de dégager deux grands traits transversaux et indissociables qui caractérisent le socle commun du paysage contemporain de l'intervention sociale d'aujourd'hui: 1) d'une part, le style de réponse aux difficultés de la personne, en dépit souvent des populations ciblées, prend de moins en moins la forme d'une prise en charge au profit de celle d'un accompagnement; 2) d'autre part, le sujet ciblé de l'intervention sociale, en dépit souvent de ses problématiques désignées, est de plus en plus défini par sa capacité à agir par et sur lui-même, que ce soit au regard de son redressement, de son épanouissement ou de sa transformation. Nouvelles modalités de pratique et nouvelles figures du sujet de l'intervention sociale forment l'équation à laquelle nous nous sommes intéressées dans cet ouvrage, à la fois dans ses ancrages sociologiques transversaux et empiriques.

D'une part, nous interrogeons la manière dont cette équation est intimement liée à des dynamiques sociétales transversales irréductibles au champ interne des pratiques et des savoirs de l'intervention sociale. Tout au long de cet ouvrage, nous soutenons l'idée que cette métamorphose des pratiques et du sujet (de l'intervention sociale) doit être saisie comme étant partie liée à une dynamique structurelle de mutations observable aujourd'hui dans un ensemble de sphères de la vie sociale, allant de la famille aux relations amoureuses, au travail, aux aspirations personnelles, à la gestion des difficultés, etc., lesquelles rendent toutes compte, à leur façon, d'un processus d'individuation relativement nouveau, affectant la manière dont les individus sont «tenus», aujourd'hui, dans la société contemporaine. Ce processus témoigne de la montée d'un individualisme de singularité (Martuccelli, 2010; Rosanvallon, 2011), c'est-à-dire d'une société dans laquelle ses membres ont de nouvelles attentes (désirs et contraintes) démocratiques, où le désir des individus d'être reconnus comme «semblables», sans disparaître, se complexifie

davantage pour se lier à celui d'être reconnus, respectés, considérés dans ce qu'ils ont de particulier, d'unique, de subjectif, et où ils sont massivement appelés à agir, sur de multiples scènes de la vie sociale, comme des êtres singuliers, souvent au-delà ou en dépit de leurs positions et ancrages statutaires inégaux. Si ce processus transforme à nouveaux frais les rapports entre l'individu et la société, il ne saurait se réduire à une déliaison, à une perte du lien social ou à sa dévitalisation, comme il est coutume de l'interpréter. Il renvoie plutôt à un changement significatif du « décorum social », c'est-à-dire, comme certains l'ont déjà signalé, à une transformation des institutions et des règles sociales qui n'est ni *a priori* aliénante ni libératoire, mais permet bel et bien de donner sens, d'orienter et de baliser l'expérience concrète et ordinaire des êtres dans la société d'aujourd'hui. En d'autres termes, ce décorum social, que nous avons nommé dans cet ouvrage, par économie conceptuelle, comme un « décorum singulariste », signale que l'individu, la société et les manières institutionnalisées de les lier se sont significativement transformés.

Dans l'horizon de ce décorum social, la place inédite accordée à l'individu lui-même fait émerger d'autres styles de réponse sociale pour remédier aux différentes failles, difficultés, insuffisances de la personne. Les grandes « sphères immunitaires » (Sloterdijk, 2006a), celles qui ont nécessité par le passé des installations de masse pour prendre en charge les individus défaillants, ont aujourd'hui pour la plupart implosé, laissant place à d'autres équipements politiques et à des individus considérés comme plus allégés, flexibles, plus centrés sur les singularités individuelles et subjectives. Ces nouveaux équipements, que nous avons désignés dans cet ouvrage comme des « couveuses », visent moins, comme jadis, à prendre en charge l'individu défaillant qu'à l'accompagner dans les méandres et les aléas que ses difficultés tracent dans sa trajectoire singulière. Au-delà d'un simple changement de vocabulaire, l'inflation notable de la grammaire de l'accompagnement dans le champ de l'intervention sociale témoigne d'un retournement institutionnel en cours qui laisse entrevoir de nouvelles dynamiques sociétales transversales. Nous montrons, dans cet ouvrage, que ces dynamiques, loin d'être unidimensionnelles, doivent être pensées comme fondamentalement ambivalentes ; à la fois contraignantes *et* habilitantes, désirées *et* imposées, puissantes *et* contradictoires, inclusives *et* inégalitaires. L'individualisme de singularité tel qu'il se déploie aujourd'hui sous-tend des processus éthiques de reconnaissance, de dignité, de respect, tout comme il reconduit ou renforce des dynamiques inégalitaires profondes. Il rend compte d'un certain allègement des modalités de contrôle des problèmes sociaux et des personnes, mais suppose en contrepartie une exigence d'action et de responsabilisation accrue de la part des individus à l'égard de leurs propres défaillances et insuffisances. La prise en compte de ces dynamiques ambivalentes, ou de ce « jeu des consistances sociales » (Martuccelli, 2005), est au cœur de notre démarche.

Afin de mieux cerner ce jeu des consistances, nous avons, d'autre part, tourné notre regard vers l'empirie, en choisissant un terrain d'enquête aussi inhabituel que peu fréquenté : un terrain où les pratiques d'intervention sociale – d'accompagnement, précisément – se confrontent à deux cas de figure particuliers, l'itinérance et la fin de vie, qui mettent en scène ce qu'on peut désigner de manière souple, en sociologie, comme des situations limites, c'est-à-dire des situations qui touchent, que ce soit de manière temporaire ou récurrente, les limites de la socialité ordinaire – l'étendue et le fonctionnement ordinaire de ses institutions, de ses valeurs et de ses normes sociales – en exposant ses failles, ses insuffisances, ses ambivalences ou apories diverses. S'intéresser à de telles situations ne relève pas d'une curiosité d'esthète, mais permet de sonder l'essence même du lien social là où il semble proche de la déliaison, de la rupture, de la déliquescence, et ce, notamment dans un contexte théorique, en sociologie comme en philosophie, où « l'homme sans lien », dépouillé de toute consistance sociale, est érigé comme contre-figure paradigmatique des sociétés contemporaines, en proie à des diagnostics fréquents de la psychologisation et de la désinstitutionnalisation des rapports sociaux.

Les situations limites constituent des révélateurs exemplaires de ce qu'une société donnée définit comme ses conceptions ordinaires de la vie, de ce qui constitue ou non les conduites attendues et les attitudes valorisées, les manières légitimes et privilégiées d'agir, d'être et de ressentir. Ce sont souvent dans ces situations où apparaît, sous une forme encore plus extrême, nettement plus visible et souvent à l'avant-garde de tout autre segment de la vie sociale, le type d'individualité que nous visons potentiellement à produire en tout un chacun dans une société donnée. Elles permettent de sonder les propriétés sociales ordinaires de l'individualité par l'entremise de situations dans lesquelles sont ciblées, interpellées, régulées les difficultés flagrantes à les maintenir. C'est souvent dans le cadre de ces situations, et surtout *dans les manières dont on agit et intervient pour les conjurer*, qu'on peut observer et analyser le plus intensément – mais bien souvent dans les petits détails prosaïques, innocents ou sans éclat – la montée de tensions, de conflits et de contradictions des processus sociaux en cours de recomposition et de généralisation. En ce sens, elles peuvent également être considérées comme des situations annonciatrices qui permettent d'entrevoir (et de transformer) des dynamiques sociales potentielles ou futures. Elles conjuguent ainsi des forces diverses qui naissent dans les interstices temporels et institutionnels d'un social en perpétuel mouvement et composé de consistances plurielles.

Bien qu'elles supposent en règle générale d'interroger des cas de figure extrêmes ou marginaux, les situations limites constituent en sociologie des objets d'investigation relativement classiques. On peut bien sûr penser à Durkheim (2007) et à sa recherche fondamentale sur la figure

du suicide, qui l'a conduit à se demander comment il se pouvait que certains individus parviennent à échapper à l'influence de la société; comment ils en viennent à dénouer les liens qui les «font tenir» dans la société et les lient aux autres individus. Ces interrogations sur les limites lui ont permis de réfléchir aux dynamiques ordinaires de la régulation sociale. Mais on peut aussi penser, parmi d'autres, à l'étude désormais classique de Goffman (1968) qui a choisi d'analyser les propriétés sociales du moi à l'intérieur des limites d'un système démocratique, soit dans le cadre du cas de figure de «l'institution totale» qui en expose ses failles.

Or si ces deux recherches classiques sont encore fortement pertinentes à plusieurs degrés, on peut aussi noter qu'elles ont également été réalisées dans un contexte social et historique précis et que les modes d'individuation ou de fabrication de l'individualité ordinaire qui leur étaient associés ont aujourd'hui profondément changé, notamment dans le cadre d'une société qui présente deux nouveaux traits majeurs. D'une part, une société où l'aspiration à la singularité, autrefois réservée à des intérêts aristocratiques ou artistes, à des vies de bohèmes ou de surhommes, s'est aujourd'hui démocratisée à l'ensemble de ses membres. Tout un chacun, que ce soit le sans-abri ou le riche homme d'affaires, peut désormais au moins légitimement demander – et se verra souvent encouragé à le faire – à ce que sa singularité ordinaire soit reconnue et prise en compte, ce qui implique une attention inédite et soutenue à l'égard de celle-ci de la part des institutions et des individus eux-mêmes. D'autre part, comme l'ont montré différents auteurs, une société où l'autonomie est devenue la valeur et la norme centrale de conduites, où ses membres sont massivement enjoins à agir à partir d'eux-mêmes sur eux-mêmes, à se concevoir et à agir comme les auteurs responsables de leurs trajectoires et inégalités biographiques. Que ce soient les institutions psychiatriques ou soignantes qui encouragent leurs patients à ne pas dépendre des structures du système hospitalier et à pratiquer l'automédication, ou les intervenants sociaux qui encouragent leurs clients à formuler des projets personnalisés d'insertion, l'autonomie est devenue la valeur suprême et la norme centrale des sociétés contemporaines et imprime conséquemment sa marque sur les manières d'agir et d'intervenir sur les diverses formes de déviances, défaillances, mésadaptations qui constituent l'univers des problèmes sociaux, et de les désigner.

C'est en tenant compte de ces traits inédits de la société contemporaine que nous avons choisi d'aborder empiriquement deux cas de figure particuliers et exemplaires: l'itinérance et la fin de vie. Pour quelles raisons? D'abord parce que, dans les deux cas, les personnes concernées sont dans une situation de vie confondante, voire d'indistinction, celle de la survie biologique et de la survie sociale. Dans les deux cas de figure, la vie est gravement menacée par un ensemble d'épreuves tangibles, allant de la faim, de la fatigue, de la maladie à la mort (surmortalité élevée chez les



itinérants ; mort certaine à plus ou moins court terme pour les personnes malades et en fin de vie), et demeure profondément érodée par un ensemble de ruptures, de manques ou de perte de dimensions sociales significatives (perte de liens avec les mondes sociaux du travail, des loisirs, de la famille, de la vie amoureuse, etc.). Situés sur les lignes de faille profondes et souvent indifférenciées du lien social et vital, là où la vie semble se dérober à elle-même et est maintenue de ce fait en haleine par un ensemble de gestes, tactiques, stratégies d'intervention diverses tantôt spontanés, tantôt calculés qui tentent de la qualifier, ces deux cas de figure que sont l'itinérance et la fin de vie rendent compte de manière similaire d'un régime de vie particulier qui semble *a priori* radicalement éloigné de l'expérience de la socialité ordinaire, au point où on peut même en venir à se demander s'ils n'en sont qu'une ombre ou un simulacre, mi-être, mi-néant, presque rien. Or si ce régime peut effectivement être conçu comme « presque rien » quant aux modalités d'organisation et de production de la vie minimale, voire de la vie utile et qualifiée, il ne se situe pas pour autant dans un vide social, dans l'inexistence, dans un rien. *Entre presque rien et rien et il y a tout un monde* (pour paraphraser Musset), et ce monde est bel et bien social. Mais parce qu'il s'ancre là même où il semble proche de la rupture, de la dissolution, de la déliaison sociale, il permet à ce titre de sonder les rapports constitutifs élémentaires qui permettent aux individus d'être tenus dans la consistance du social de leur temps, même lorsqu'ils ne leur reste presque rien des dimensions significatives de la vie sociale ordinaire. Qu'est-ce qui fait tenir en effet lorsque tout ou presque tout de la vie sociale ordinaire fait défaut ? Que reste-t-il du pouvoir de « fonctionnement de la machine sociale<sup>2</sup> », comme disait Durkheim (2002), lorsqu'elle tombe en panne temporairement et risque la mort, ou lorsqu'elle se transforme à l'inverse en un « appareil respiratoire » permanent qui risque l'acharnement ? Comme nous l'abordons dans cet ouvrage, c'est sur ce « ce qui reste », sur ce « presque rien » mais tout de même quelque chose que l'intervention sociale peut avoir prise et agir. Il témoigne en effet d'une épaisseur sociale commune et ordinaire à partir de laquelle l'action demeure possible et les différentes pratiques d'intervention sociale en vigueur peuvent dès lors s'ancrez, s'orienter, avoir prise.

Ce régime de vie particulier, qui caractérise de manière transversale l'itinérance et la fin de vie, nous l'avons désigné comme « la vie moindre » et défini comme suit : Un régime de vie particulier dont les contraintes à

---

2. « Usons donc de nos libertés pour chercher ce qu'il faut faire et pour le faire, pour adoucir le fonctionnement de la machine sociale, si rude encore aux individus, pour mettre à leur porte tous les moyens possibles de développer leurs facultés sans obstacles, pour travailler enfin à faire une réalité du fameux précepte : À chacun selon ses œuvres ! » (Durkheim, 2002, p. 16).

l'œuvre réduisent jusqu'au moindre l'action possible. Pourquoi la vie *moindre*, précisément? Car le moindre n'est pas le rien et la vie moindre n'est pas la vie nue. Tout en s'identifiant à son seuil, ultime et fragile, la vie moindre, c'est une vie qui s'expose aux limites en disant, en même temps, *presque rien* et *rien*. Elle s'inscrit bel et bien dans la vie sociale ordinaire, en lien avec son système de valeurs et de normes, ses conduites légitimes et attendues, et s'expose de ce fait à des modalités de régulation qui ne pourraient être tournées vers la mort, l'annihilation, la claustration. Elle fait appel au contraire à des techniques, à des stratégies, à des tactiques diverses qui visent le maintien, la solidification et le rehaussement de la vie des individus.

C'est donc en allant sur le terrain où la vie moindre et la socialité ordinaire se rencontrent, entrent en résonance, s'entretiennent mutuellement et se confrontent, tant en matière de contraintes que de possibilités, que nous avons interrogé empiriquement et de manière transversale les cas de figure de l'itinérance et de la fin de vie. Plus précisément, c'est dans une maison de soins palliatifs et un foyer d'hébergement d'urgence à Montréal que nous avons réalisé notre enquête, afin d'explorer et de décrire, de manière la plus fine possible, comment on agit et on intervient dans ces situations autant inhabituelles que peu visitées, où la vie est littéralement accompagnée dans ses derniers retranchements. Mais c'est aussi dans une perspective plus globale que nous sommes entrées dans ces lieux sociaux terminaux, afin d'interroger le renouvellement des modalités d'intervention sociale et de régulation des conduites dans le contexte actuel d'une société qui valorise l'autonomie, la responsabilisation, la mobilité permanente, et tend, en contrepartie, à faire de la dépendance et de l'immobilité – deux caractéristiques typiques de la vie moindre – des figures de quasi-déviance. Cette enquête de terrain permet donc d'interroger en creux, aux limites de la socialité ordinaire, les caractéristiques de la normativité sociale qui a cours. Elle laisse notamment entrevoir les contours d'un nouveau rapport des individus à la société dont les effets transforment significativement la manière de percevoir tant les limites vitales de l'égalité que du type d'inégalités considérées, aujourd'hui, comme intolérables ou indépassables. Si la singularité devient un lieu de combat de plus en plus central dans les sociétés contemporaines, avec ses contrecoups positifs et négatifs sur la vie des individus, voire en passe de devenir, pour certains, un des nouveaux objets de la lutte des classes (Rosanvallon, 2011), l'étude de la vie moindre permet alors d'entrer dans l'une des coulisses de ce combat, là où les jeux ne sont pas encore faits, et les résultats de la « fin de partie » sont encore équivoques, ambivalents, soumis à des paris ouverts.

Ce livre est l'aboutissement d'une thèse de doctorat de sociologie complétée en 2012, à l'Université du Québec à Montréal. Loin d'être un acte purement décoratif ou conventionnel, les remerciements sont la rare occasion pour l'auteur d'exprimer sa profonde reconnaissance aux personnes qui l'ont soutenu, dans le cercle de ses intimes comme dans son milieu professionnel. En l'occurrence, j'ai pu pour ma part bénéficier de soutiens importants, précieux et substantiels, sans lesquels ce long travail n'aurait jamais pu aboutir. Marcelo Otero, qui me suit depuis ma maîtrise, et Shirley Roy, ma directrice de thèse, sont de ces personnes à qui je dois tant, aussi bien pour la production de ce travail que pour ma formation intellectuelle et mon parcours professionnel. Je tiens donc à leur exprimer chaleureusement et respectivement toute ma gratitude.

À toutes ces autres personnes significatives, amis très chers et collègues, qui ont de près ou d'un peu plus loin contribué à cet ouvrage, mille mercis : Laurie Kirouac, Carolyne Grimard, Dominic Dubois, Bertrand Ravon, Céline Garneau, Jean-Philippe Ferrière.

Henri Dorvil et Guylaine Racine, je ne saurais passer sous silence la confiance et l'ouverture d'esprit que vous m'avez témoignées en acceptant de publier ce travail de recherche. Humblement, je vous en remercie et vous en suis tout particulièrement reconnaissante.

Par respect pour leur anonymat, je ne peux nommer les personnes que j'ai rencontrées pendant mon travail d'enquête, mais je tiens à les remercier sincèrement pour leur disponibilité et leurs précieux témoignages. Le regard sociologique que je porte dans ces pages, quelquefois plus abstrait ou distant, ne saurait traduire à lui seul toutes les nuances de vos expériences et réalités quotidiennes.

Finalement, je remercie le Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale (CRI), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour leur bourse de doctorat et le Fonds de recherche du Québec – Société et Culture (FQRSC) pour leur bourse de postdoctorat.



HENRI DORVIL, directeur  
GUYLAINE RACINE, codirectrice

DANS UNE SOCIÉTÉ OÙ LA SINGULARITÉ ET L'AUTONOMIE sont à la fois des valeurs recherchées et des exigences normatives, les modes d'intervention sociale se sont profondément transformés. Il s'agit de plus en plus de produire, ne serait-ce que potentiellement ou sous forme de simulacre, une individualité capable d'agir sur et par elle-même. Mais cela est-il toujours possible? Deux cas de figure limites mettent à l'épreuve l'image que les sociétés contemporaines se donnent d'elles-mêmes : la fin de vie et l'itinérance. Même s'il s'agit de phénomènes, de situations et de modalités d'intervention distincts, l'observation et la comparaison de leurs dynamiques sociologiques nous révèlent les facettes d'un régime commun qui bouscule les frontières de la socialité ordinaire : la vie moindre.

Des situations comme celles présentées dans ces pages constituent des révélateurs exemplaires de ce qu'une société définit comme ses conceptions ordinaires et valorisées de la vie, car elles interpellent le lien social là où il semble proche de la rupture. Toutefois, pour paraphraser Musset, entre presque rien et rien, il y a tout un monde. C'est précisément sur « ce qui reste », sur ce « moindre » ou « presque-rien », que l'intervention sociale et la société peuvent avoir prise, pour le meilleur et pour le pire.

**Dahlia Namian** est titulaire d'un doctorat en sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Elle est actuellement professeure adjointe à l'École de service social de l'Université d'Ottawa. Ses intérêts de recherche portent sur le renouvellement des modes de désignation et de prise en charge des problèmes sociaux ainsi que sur les liens entre individualité et normativité contemporaines.